

HANS JONAS

Une éthique européenne

Confrontations Europe organise une conférence sur les questions d'éthique dans la construction européenne le 6 décembre à Bruxelles. Cynthia Fleury*, philosophe, nous invite ici à lire Hans Jonas. Ce grand théoricien du principe de responsabilité propose de régénérer les valeurs du respect de l'homme, d'autrui, de la nature pour livrer un monde vivable aux générations à venir.

Il existe mille et une raisons de lire Hans Jonas. Laissez-moi vous en préciser deux. La première : Hans Jonas est sans doute ce que l'on appelle un véritable Européen. Il est né en Allemagne, en 1903, et s'est éteint quatre-vingt dix ans plus tard, aux États-Unis, comme tout vrai Européen qui, après avoir fui l'Europe meurtrière, a fini pas s'y installer. Nos vrais Européens sont, en ce sens, pour la plupart, ailleurs qu'en Europe, et tout particulièrement aux États-Unis : ce sont nos rescapés, nos blessés, nos nostalgiques, ceux qui connaissent le prix de l'histoire et de la rédemption. Partout dans le monde, il nous faut les chercher car ce sont eux qui portent très sûrement l'exigence européenne ; sans doute aussi l'échec de cette exigence ; mais, malgré tout, l'exigence qui se relève et qui reprend le cours de l'histoire. Car nous ne sommes ni à la fin de l'histoire, ni devant la fin de l'Europe. Au contraire, aujourd'hui tout commence ; tout doit recommencer ; car il est certain que l'Europe est le seul empire à avoir chu qui a su renaître de son martyre. L'Europe est sans doute la première communauté-phénix.

La seconde raison, c'est qu'Hans Jonas, parangon de l'*homo europaeus*, est le grand théoricien du principe de responsabilité et de l'éthique du renoncement. Disons plutôt de l'éthique de la mesure, de ce sens de l'autolimitation vertueuse et de l'intuition que tout s'épuise, que les ressources sont périssables et que la menace vient désormais davantage d'une « apocalypse rampante », sourde, due au « simple exercice quotidien de notre pouvoir, qui constitue la routine de la civilisation moderne ». Cette simple routine, nous dit Hans Jonas, devient un « problème éthique ». La catastrophe ne vient pas de ce que nous nous voulions du mal, mais de ce que nous nous voulions du bien, toujours plus de bien, toujours plus de bien-être, toujours plus d'inventivité au service du seul confort humain. Pour « mettre à sac » la planète, nul besoin de volonté de nuire. Il suffit simplement d'avoir une envie insatiable de bien-être. On pense à l'environnement bien sûr, mais à toutes les tentatives de « manipulations positives »⁽¹⁾, qui sont là pour nous donner toujours plus, et qui sans le dire – car nous sommes dans l'ère du pacifisme technologique (mais la technique ne connaît pas la paix) –, prennent à la nature tout ce qu'elles peuvent pour nous l'offrir impunément. Seulement voilà, le temps de l'impunité a sonné. Notre pouvoir est devenu plus qu'immense, et avec lui, l'impératif d'une éthique de la responsabilité est devenu inéluctable. « La nécessité, écrit Hans Jonas, s'en est imposée parce que notre action d'aujourd'hui, sous le signe d'une globalisation de la technique, est devenue si grosse d'avenir, au sens menaçant du terme,

que la responsabilité morale impose de prendre en considération, au fil de nos décisions quotidiennes, le bien de ceux qui seront ultérieurement affectés par elles sans avoir été consultés. La responsabilité nous en incombe sans que nous le voulions, en raison de la dimension de la puissance que nous exerçons quotidiennement au service de ce qui est proche, mais que nous laissons involontairement se répercuter au loin. »⁽²⁾

Dotés d'une puissance en constante extension, nous jouons donc aux apprentis sorciers et n'avons pas la « mesure » des conséquences à long terme de nos inventions technologiques. Il faut donc que notre éthique européenne soit une éthique du futur : « La futurologie apparaît non comme un charlatanisme de plus, mais comme l'indispensable évaluation des effets à longue portée, pour les générations à venir, des révolutions technologiques déferlantes d'où peuvent surgir le meilleur et le pire. »⁽³⁾ En effet, il est urgent de comprendre qu'une véritable éthique de la responsabilité est à la fois une « éthique du présent » et « une éthique du futur ». À la différence de son prédécesseur, le philosophe Emmanuel Kant, Hans Jonas ne pense plus qu'il faut agir de manière à ce que le principe de son action soit universalisable, c'est-à-dire soit valable pour tous, mais il considère qu'il faut agir de manière à ce que les effets de son action ne soient pas destructeurs de la vie future.

Autre point essentiel dans la morale jonassienne, le problème de la confiscation de la décision. On ne peut pas imposer aux générations futures les nuisances d'une décision qu'ils n'ont pas prise. Et d'une certaine manière, on ne peut pas leur confisquer leur avenir sous prétexte que notre présent en sera mieux loti.

À la différence de Kant, Jonas a bien vu que *ce qui était bon pour moi, aujourd'hui*, ne l'était pas forcément pour un autre demain, et qu'il était donc du devoir de la morale de veiller à *ce qui est bon pour moi maintenant* ne compromette en rien le bien futur d'un autre. Deuxième évolution par rapport à Kant : si la morale kantienne renvoie à la conduite privée, la morale de Jonas s'adresse à la sphère publique. Elle est de l'ordre de la responsabilité politique. Le nouveau débat se situe donc dans la nécessaire transformation de l'éthique privée en bioéthique publique. À l'époque moderne, chacun doit revendiquer « le droit » de faire ce qu'il a le « devoir » de faire. Dans l'avenir, il est certain que l'Europe aura à se saisir encore davantage de cette appétence (politique, économique et sociale) à la non-démensure et à l'absence de surenchère hystérique. Elle aura à proposer un autre idéal d'évolution, plus patient, moins intempestif, qui sait jouir du fait même qu'il sait préserver. Une croissance et un progrès qui savent découvrir un autre aspect d'eux-mêmes. Cette collectivité qui retrouve le vrai sens du collectif, et perçoit dans l'exercice d'autolimitation l'espace même de sa liberté, c'est peut-être aussi cela l'aventure européenne. Celle d'une société sans voracité, sans boulimie, sans obésité ; du moins qui tente de se réfréner. ■

Cynthia Fleury

* Cynthia Fleury enseigne à Sciences Po et à l'AUP (American University of Paris). Elle est également chargée de mission à Confrontations Europe et participe à la préparation de la conférence du 6 décembre. Elle vient de publier *Les Pathologies de la démocratie*, Fayard, 2005.

(1), (2) et (3) Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, Payot Rivages, 1998.

BIBLIOGRAPHIE

Pour une éthique du futur, Payot Rivages, 1998.

Pour une éthique de la nature, Desclée de Brouwer, 2000.

Evolution et liberté, Payot Rivages, rééd. 2005.